

## JE NE COMPRENDS PAS LA BIBLE.

Je ne comprends pas la Bible. — Telle est la réponse de bien des gens quand on leur conseille d'étudier ce livre. — Moi j'y trouve, dit l'un, une foule de bizarreries qui répugnent à ma raison. — Moi j'y vois des cruautés commises par des saints et commandées par un Dieu. — Moi j'y lis des pages que je ne voudrais pas mettre sous les yeux de ma fille. Et moi j'avoue que ces récits obscurs m'ennuient au lieu de m'intéresser. — Voilà pourquoi, reprennent tous en chœur, nous ne lisons pas le livre que vous nous recommandez comme divin, alors même que nous avons le désir d'être éclairés, consolés et rapprochés de Dieu.

Je suppose tous ces objectants de bonne foi et je leur dis : convenez d'abord que si la Bible est réellement un livre inspiré du ciel, il mérite bien qu'on prenne un peu de peine pour le comprendre, et qu'on peut sans prodigalité donner quelques minutes par jour à l'étude du salut, quand on passe plusieurs heures à s'exercer sur une flûte ou sur un piano. Si vous n'êtes pas musicien, je vous dirai que vous employez à bêcher la terre, à vendre vos marchandises, à gérer vos affaires, beaucoup plus de temps que ne vous en demande la grande science de l'é-

ternité. Ainsi, de grâce, un peu de patience pour le ciel, vous en avez tant pour la terre !

En second lieu, puisque la Bible vient de Dieu et nous parle d'un ciel, d'un avenir, objets que nous n'avons jamais ni vus, ni touchés, vous devez vous attendre à ce qu'il vous faille plus d'attention pour comprendre ce livre que pour comprendre un livre traitant des objets qui tombent chaque jour sous vos yeux et sous vos mains. Peintre, vous comprenez facilement un livre de peinture ; musicien, un cahier de musique ; agriculteur, le traité du bon Jardinier ; et cependant, si vous changez tous trois ces livres de mains et que vous preniez, vous peintre, le cahier de musique ; vous musicien, le livre de peinture, vous n'y comprendrez pas grand'chose, bien que tous deux vous soyez peut-être fort instruits dans votre art et les deux livres excellents. Eh bien ! c'est ce qui arrive pour les hommes placés devant la Bible. La Bible est le livre du ciel ; nous sommes des créatures de la terre : il n'est donc pas étonnant que son céleste langage ne soit pas toujours très-intelligible pour nous. Pour que nous prissions plaisir à la lecture de ce livre, il faudrait qu'un habitant du ciel vînt nous l'enseigner. — Un habitant du ciel, dites-vous ? — Oui, du ciel ; et en effet l'Esprit de Dieu est offert dans cette même Bible à celui qui prie pour en obtenir l'intelligence. Priez donc ce Dieu si vous voulez comprendre sa Parole.

Maintenant que nous avons fait nos réserves sur la nécessité d'étudier et de prier pour comprendre la Bible, abordons directement les difficultés de nos objectants.

**PREMIER OBJECTANT :** J'ai trouvé dans la Bible une foule de singularités qui blessent ma raison, froissent mes sentiments, humilient mon cœur. Je demande des preuves, on me présente la foi ; je cherche des consolations : on me parle de mes péchés.

Je vous répons : cela est très-vrai ; mais ce qu'il faut

examiner, c'est qui a tort, de la Bible vous demandant la foi, ou de vous la refusant ; de la Bible vous reprenant, ou de vous ne voulant pas être repris. Etudions ces deux questions l'une après l'autre.

La Bible vous demande de croire. Entendons-nous bien sur ce dernier mot. Trompé par les préjugés populaires, vous supposez peut-être que croire signifie accepter, les yeux fermés, les oreilles bouchées, des révélations que, les yeux ouverts et les oreilles attentives, vous auriez rejetées ? Non, telle n'est pas la foi. Croire d'après la Bible, c'est *comprendre avec le cœur*. Vous avez un père, n'est-ce pas, ou bien un enfant ? Quand l'un ou l'autre vous serre dans ses bras et vous dit : je t'aime, n'êtes-vous pas persuadé de la réalité de son amour ? Votre cœur ne vous dit-il pas que c'est la vérité ? Que faites-vous alors sinon de croire à l'affection de votre père ou de votre enfant ? Et si un étranger venait tout-à-coup vous tendre la main, vous parler de son amitié, flatter votre amour-propre, ne reconnâtriez-vous pas à son ton doux, à son langage affecté, à son sourire contraint, que tout cela serait faux ? Dans les deux cas votre cœur est cependant le seul juge ; il donne ou refuse la confiance ; il croit ou ne croit pas, et vous fait agir en conséquence sans mettre des preuves matérielles sous vos yeux, dans vos mains.

Croire, c'est donc comprendre par le cœur ; voyez maintenant si votre cœur ne comprendra rien à ce que la Bible va vous dire :

Le Dieu qui d'abord vous a créé s'occupe de vous depuis que vous êtes au monde, et si vous pensez rarement à lui, lui pense constamment à vous. Il fait plus : vous l'attristez en violant ses ordres dans votre conscience, et lui, malgré vos violations, vous supporte, prend patience et vous attend. Vous avez persévéré dans vos torts, et si le courant de vos fautes avait constamment déposé en passant un simple grain de sable, vous auriez aujourd'hui,

après trente ou quarante ans de vie, une montagne d'iniquités sous les yeux. Maintenant, que fera ce Dieu ? vous pardonnera-t-il sans raison ? Ce serait être injuste, puisqu'il traiterait le coupable comme l'innocent ; menteur, car il contredirait ce qu'il avait dit d'abord à votre conscience. Enfin, ce serait se faire votre complice et vous encourager au mal.

Ce Dieu vous laissera-t-il donc tomber sous les coups d'un châtiment mérité ? Non, votre cœur frémit à cette pensée, et Dieu ne l'accepte pas plus que vous. Il vous aime, il veut votre bonheur ! mais, hélas ! vous l'avez rendu impossible.

Ainsi la justice de Dieu ne peut pas vous absoudre. Son amour ne peut pas vous abandonner ; que fera donc ce Dieu juste et miséricordieux ? Ecoutez ! et comprenez avec le cœur : ce Dieu avait dans le ciel un Etre unique et bien-aimé qui de toute éternité goûtait dans son sein le souverain bonheur. Cet Etre a renoncé au céleste séjour, il a pris une forme humaine, est venu sur notre terre, a instruit, consolé les hommes, qui en retour s'en sont moqués et l'ont persécuté. Cet Etre s'est abreuvé volontairement de ces moqueries et de ces persécutions, sans que ses meilleurs amis pussent le comprendre. Il a déclaré qu'il voulait mourir, et ses disciples s'en sont étonnés. Enfin, cet Etre divin s'est laissé prendre, juger, condamner, crucifier, et, mourant, il s'est écrié : Mon sang est répandu pour le pardon de vos péchés ! Lecteur, ce dévouement ne dit-il rien à votre âme ? Concevez-vous un amour plus grand que celui de donner sa vie ? une abnégation plus entière que de la donner pour des méchants ? Ah ! si cet amour est trop grand pour être compris et cru par vous, accusez-en l'étroitesse de votre cœur et non la Bible. Dans ce livre, Dieu vous témoigne plus d'affection que vous n'en pouvez imaginer ! Voilà la cause de votre incrédulité !

Telle est la foi que demande l'Évangile ; voyez s'il est contraire à la raison de votre cœur de l'accorder.

Vous m'avez dit ensuite que la Bible vous blessait en vous déclarant pécheur. Je ne connais pas votre vie, mais je connais la mienne, et je puis vous dire que jadis j'ai pensé comme vous, et qu'aujourd'hui, sans avoir plus mal vécu qu'alors, j'ai changé d'opinion. J'estime donc que vous et moi sommes coupables devant Dieu. Je n'en veux qu'une preuve, celle qui se trouve à l'instant sous nos yeux. Voyez : quand on est venu nous dire qu'un Dieu nous avait tant aimés que de nous donner son Fils, nous avons reçu cette offre avec indifférence ! Nous sommes tellement incapables de dévouement, que nous n'avons pas même voulu croire au dévouement d'un Dieu ! Les habitants de nos bagnes non plus ne veulent pas croire à la probité des honnêtes gens et se moquent de la vertu ! Ah ! si nous étions vraiment bons, nous ne trouverions pas mauvais que la Bible nous humiliât pour nous rendre meilleurs ! Nous la repoussons par ce qu'elle nous accuse ; mais, vous le savez, il n'y a que la vérité qui blesse, et la Bible, c'est cette blessante vérité.

SECOND OBJECTANT : Votre Bible ne déplaît pas à mon cœur au contraire j'en aime la morale ; mais elle heurte la raison. Par exemple, comment admettre ses miracles comment accepter ses contradictions ? Enfin, comment s'expliquer ses bizarreries, si nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer ?

Avant de répondre, permettez-moi une question : Avez-vous lu une seule fois dans son entier cette Bible que vous condamnez ? Comprenez-moi bien. Je ne demande pas si vous en avez entendu parler. Je demande si vous l'avez lue ? Je ne demande pas si vous l'avez feuilletée, mais si vous l'avez lue dans son entier, avec sérieux et attention ? Je vous avoue que je ne le pense pas. Dans ce cas, voyez quelle légèreté ! accuser un livre vénéré depuis

◦ quatre mille ans par des savants, sans l'avoir étudié vous-même ! Ensuite, dites-moi, n'est-il pas vrai que vos objections contre la Bible vous viennent du dehors, que vous les avez ramassées dans des conversations, dans des livres ? Mais avez-vous cherché les hommes et les ouvrages qui réfutent ces objections ? Je ne le pense pas non plus. Remarquez encore quelle partialité : vous écoutez avec plaisir l'accusateur et vous ne voulez pas même laisser parler l'avocat ! Avant de le condamner, faites donc comparaître l'accusé et ses défenseurs : la Bible et ses amis. Voyons ce que valent vos accusations.

D'abord, vous ne croyez pas à la possibilité des miracles. Pourquoi ? — Parce que, dites-vous, Dieu a établi des lois immuables qui ne peuvent pas être suspendues. — Moi, je vous demande comment vous le savez ? Que tous les hommes meurent, et que vous n'en ayez point vu revenir à la vie après quatre jours de sépulture, je le crois ; mais de ce que vous n'avez pas vu un fait, s'ensuit-il qu'il soit impossible ? Cependant, direz-vous, après quatre jours il y a décomposition, la vie est suspendue, les organes altérés... — Un moment, n'allons pas si vite et ne nous payons pas de mots. Vous parlez de la vie ; mais savez-vous ce que c'est ? Parce que vous l'avez vue s'exercer dans un corps et non dans un cadavre, s'ensuit-il qu'elle ne puisse se produire que dans les conditions où vous l'avez vue ? Pour l'affirmer, il faudrait connaître la nature intime des corps et des esprits ; or, c'est ce que personne ne connaît. Tout ce que vous pouvez dire, c'est que vous n'avez jamais été témoin d'une résurrection ; mais vous ne sauriez affirmer qu'une résurrection soit impossible à Celui qui nous a tous créés. C'est précisément ce que je dis pour tous les miracles : vous ne les avez pas vus, mais vous n'avez pas non plus la preuve de leur impossibilité. C'est ici une question de fait et nous allons l'examiner.

La Bible a prédit, il y a quatre mille ans, que les Juifs seraient dispersés, méprisés, pillés, et que cependant ils continueraient à exister sans se confondre jamais avec les autres peuples. Or, n'est-ce pas précisément ce qui leur est arrivé? Les Juifs, ne se trouvent-ils pas partout? Partout ne sont-ils pas voués au mépris? De tout temps ne les a-t-on pas dépouillés, maltraités, mis à mort? Et cependant ceux qui restent n'ont-ils pas constamment refusé de se fondre dans les autres nations? Aujourd'hui encore, ne vivent-ils pas à part, ne se marient-ils pas entre eux et ne les reconnaît-on pas toujours à leurs mœurs comme aux traits de leur figure? Voilà ce que la Bible avait prédit, voilà ce qui s'est réalisé : c'est donc bien un miracle que nous avons sous les yeux. Si la Bible avait dit qu'après toutes ces persécutions, les Juifs finiraient par disparaître, il n'y aurait rien de bien étonnant dans une telle prédiction, car enfin les peuples persécuteurs eux-mêmes ont disparu. Mais non, elle a prédit le fait le plus étrange, le plus inattendu : qu'une nation agitée au milieu de toutes les autres nations, ne parviendrait jamais à s'y confondre, et c'est cette prédiction si étrange qui s'est accomplie! Convenez-en, si vous aviez vécu il y a quatre mille ans, vous ne l'auriez certes pas prononcée.

Prenez un second miracle, une seconde prédiction de cette Bible. Jésus a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais. » Saint Jean a ajouté dans sa vision : « Je vois un ange qui traverse le ciel, portant l'Évangile éternel à toutes les nations. — Eh bien ! n'est-il pas vrai que depuis deux mille ans que les cieux et la terre passent, la Parole de Jésus n'a pas passé? N'est-il pas vrai qu'au contraire, conservée dans l'Évangile éternel, elle a été portée à toutes les nations? Or, je le demande, si vous aviez vécu au temps du fils de Marie et que vous l'eussiez vu jeter ses paroles au vent

du désert, auriez vous prévu que ces paroles seraient un jour traduites dans des centaines de langues, répandues chez des milliers de peuples et crues par la moitié du monde? Telle est cependant la prophétie qui s'est réalisée. Il y a donc miracle, non-seulement dans le fait de la prédiction accomplie, mais encore dans l'admirable grandeur de l'événement : la parole d'un homme convertissant un monde!

Voilà deux miracles : les Juifs dispersés et conservés selon la prédiction, l'Évangile répandu et cru selon la prédiction. N'est-ce pas évident? Vous faut-il d'autres prodiges? Non. Je passe, car ces faits doivent vous suffire pour conclure que les miracles ne sont pas impossibles, puisqu'on vient d'en mettre sous vos yeux.

Vous avez ensuite parlé de contradictions que vous voyez dans la Bible, mais que d'autres n'y voient pas. En voici quelques exemples qui vous en feront sentir la vanité.

Quelques dates, quelques nombres ne sont pas en parfait accord entre eux dans ce livre, on le pense, du moins. Mais ce qui fait disparaître ces différences, c'est qu'un des deux écrivains donne des nombres exacts, et l'autre seulement des nombres ronds. L'un place sa date à l'origine d'un événement, l'autre à sa fin, et cet événement a duré plusieurs années. Ainsi du reste. D'un autre côté, les nombres, chez les Hébreux et chez les Grecs, s'écrivaient avec les lettres, et non, comme chez nous, avec des chiffres; et il suffisait que ces lettres eussent un point de plus ou de moins pour qu'elles changeassent de valeur. Dès lors, on comprend très-bien que les simples copistes des écrits inspirés aient pu facilement oublier un de ces petits signes, ou que l'usure du livre et le temps les aient effacés. L'erreur s'est glissée dans les copies suivantes, et ainsi de légères incorrections se sont perpétuées. C'est le tort du copiste, et non de l'auteur. Dieu a dû inspirer les

écrivains; mais pouvait-on s'attendre qu'il dirigeât toutes les plumes qui plus tard reproduiraient l'original? Non, évidemment; car, à ce compte, il devrait encore aujourd'hui conduire la main d'un imprimeur composant une Bible. Du reste, ces différences entre deux passages du texte portent sur des détails insignifiants et ne tirent pas à conséquence.

Il est des contradictions apparentes d'un autre genre, non moins faciles à faire s'expliquer.

Par exemple, après un même voyage sur le lac de Génésareth, saint Marc fait débarquer les apôtres sur une rive, tandis que saint Matthieu les fait aborder sur l'autre; mais l'opposition disparaît quand on sait qu'un des deux écrivains parle d'un débarquement momentané sur un point intermédiaire, tandis que l'autre ne mentionne que le débarquement final.

Ailleurs, un évangéliste place une guérison à l'arrivée de Jésus à Jéricho, l'autre à son départ; et tout s'explique en admettant qu'il y eut deux guérisons, l'une à l'entrée, l'autre à la sortie de la ville.

Ces différences insignifiantes prouvent, au contraire, la bonne foi, la candeur des écrivains; car il leur eût été facile de les éviter en se copiant les uns les autres, ou en se tenant toujours dans le vague. S'ils ne l'ont pas fait c'est qu'il leur a paru tout simple d'être crus en disant la vérité.

Enfin, quant à certains passages de la Bible qui nous semblent étranges, ils s'expliquent par la connaissance de l'antiquité, et notre surprise n'a d'excuse que dans notre ignorance. Ici, un homme se lève et charge son lit, fardeau qui nous paraîtrait bien pesant en Europe, mais qui était bien léger en Orient, où tant d'hommes couchaient et couchent encore en plein air sur une natte de jonc. Plus loin, c'est un prophète qui se nourrit de sauterelles; pauvre aliment, sans doute, dans nos contrées,

mais nourriture qui, de nos jours encore, suffit, d'après le témoignage des voyageurs modernes, aux populations dont ces insectes viennent par nuées ravager les champs. Mais peut-être trouvez-vous invraisemblable, dans la Bible, des rois conduisant des troupes, leurs filles se rendant à la fontaine, vous qui voyez sans surprise dans Homère des monarques agriculteurs et des princesses lavant leur lessive ! Ce qui serait vraiment étrange, ce serait que la Bible nous peignît les roitelets de l'antiquité entourés de luxe avant que leur puissance fût assise et leurs peuples civilisés. Abraham placé sur son trône ne m'étonnerait pas moins que l'empereur de toutes les Russies assis devant sa tente.

Enfin, on trouve, dit-on, dans la Bible, des passages qui blessent la pudeur. Je pourrais répondre par une seule réflexion : Adam ne remarqua qu'il était nu qu'après avoir péché. N'en serait-il pas de même de nous ? Rougirions-nous devant la nudité de la Bible, si notre cœur et notre regard n'étaient pas déjà souillés ? On a remarqué qu'un peuple est d'autant plus prude dans son langage, qu'il est plus licencieux dans sa vie. En Orient, les femmes se couvrent même le visage ; en Europe, elles marchent à front découvert. Lesquelles valent le mieux, les mœurs turques et les mœurs chrétiennes ? Je pourrais donc répondre : La Bible, écrite par des hommes saints pour un peuple simple, a pu dire sans inconvenance ce que les impurs ne peuvent entendre sans rougir. Mais j'aime mieux faire les remarques suivantes : Les récits auxquels on fait allusion sont rares ; ils sont nécessaires pour amener la punition de la faute racontée. Ces faits ne sont pas narrés de manière à réveiller les sens comme dans nos auteurs modernes ; ils y sont peints crûment pour en donner le dégoût et l'horreur. Malheur à celui que des débats dégoûtants devant nos tribunaux encourageraient au crime !

Mais l'observation la plus générale qu'on puisse faire à ce sujet est celle-ci :

Chez un peuple agriculteur, privé de tout commerce au dehors, de toute industrie au dedans, la première richesse, après la terre, c'était des bras pour la nourrir. Avoir alors une nombreuse famille, c'était être riche. Plusieurs femmes servantes, un grand nombre d'enfants serviteurs étaient des instruments utiles : c'était l'or et l'argent de nos jours. En sorte que, chez les Hébreux, tout ce qui se rapportait à la famille était en grand honneur, remplissait les esprits, occupait les conversations et absorbait la vie.

Comment s'étonner dès lors que les prophètes aient emprunté à cette existence toute de mariages, de naissances, de divorces, de secondes noces, des expressions et des images pour se faire mieux écouter? Il faut parler à chacun son langage, à chacun des choses qu'il aime. C'est ce que nous avons fait nous-même dans les pages précédentes. Pour nous faire mieux comprendre, nous avons emprunté nos comparaisons aux arts, au commerce, parce que tout cela remplit les esprits de notre temps.

Si des anges lisaient ces lignes, pourraient-ils dire qu'elles sont entachées d'avarice, comme vous dites que la Bible est entachée d'impureté?

Non, leur répondrait-on, ces pages sont écrites pour des hommes qui aiment l'argent, n'en soyez donc pas scandalisés.

Non, peut-on vous répondre à vous-même, la Bible s'adressait à des hommes qui vivaient dans une atmosphère différente de la vôtre; ne jugez donc pas ce livre d'après le milieu dans lequel vous vivez.

Enfin, remarquez que ces passages dont vous êtes blessé, rapides et rares dans l'Ancien Testament, ne se retrouvent plus dans le Nouveau. Si vos sens sont tellement

inflammables, bornez-vous d'abord à lire l'Évangile, en attendant que vous ayez le cœur assez pur pour lire sans danger le livre de la Première Alliance.

TROISIÈME ET DERNIER OBJECTANT : Quant à moi, cet Ancien Testament m'étonne sous un autre rapport. Dieu y ordonne des massacres qui me semblent bien peu en accord avec la justice.

On pourrait ici répondre que l'univers appartient à celui qui l'a fait, et que le créateur qui a donné gratuitement la vie, a bien le droit de la reprendre, sans que personne ait celui de se plaindre. Mais nous ferons une réponse qui, peut-être, sera mieux goûtée par ceux qui présentent une difficulté au nom de la justice.

Les peuples qui couvraient le pays de Canaan lorsque les Israélites habitaient encore en Egypte, étaient plongés dans tous les désordres qu'amène ordinairement l'idolâtrie. Non-seulement leurs mœurs étaient corrompues, mais encore barbares, cruelles; et il suffira de dire que, pour plaire à leurs fausses divinités, ces idolâtres se livraient à des impuretés prétendues religieuses, et offraient en sacrifice des victimes humaines. Or, de telles pratiques ne donnaient-elles aucun droit, je dirai plus, n'imposaient-elles aucun devoir au Dieu vengeur des innocents immolés et de la conscience outragée? Singulière préoccupation! Personne, que je sache, n'a songé à dire que l'Éternel ait eu tort d'engloutir Sodome et Gomorrhe pour leurs infamies; et l'on trouve injuste qu'il ait chassé des idolâtres impurs et sanguinaires devant les Hébreux adorateurs du vrai Dieu! Mais ne voyez-vous pas que les vainqueurs faisaient ici l'office du soufre et du feu tombant sur Sodome et Gomorrhe, et qu'ils n'étaient qu'une verge dans la main de Dieu châtiant des peuples souillés et criminels!

Les Cananéens n'ont donc été punis que dans la mesure de leurs crimes; et si les Israélites ont hérité de

leurs terres, c'est que Dieu, le légitime propriétaire du monde, avait bien le droit de disposer de cette petite contrée.

Après avoir parcouru rapidement les objections les plus vulgaires, nous nous apercevons que nous n'avons fait qu'entr'ouvrir une mine abondante de réponses dont maintenant il faudrait suivre les riches filons. Ce n'est pas la tâche que nous nous sommes donnée. Si quelques lecteurs veulent l'entreprendre, nous leur indiquerons en terminant quelques ouvrages qu'ils feront bien de consulter.

Mais en terminant aussi, nous reviendrons au conseil que nous avons donné en commençant, de demander à Dieu la plus éclatante des lumières : celle de son Esprit, persuadé qu'avec elle on arrive à comprendre suffisamment le livre du salut, comme sans elle on l'étudie en vain.

---

leur terre, c'est que Dieu, le légitime propriétaire de  
monde, avait bien le droit de disposer de cette terre con-

Après avoir parcouru rapidement les objections les plus  
vulgaires, nous nous apercevons que nous n'avons pas  
pu l'entrevoir en une mine abondante de réponses dont  
maintenant il faudrait suivre les traces. Ce n'est  
pas la tâche que nous nous sommes donnée. Si quelques  
lecteurs veulent l'entreprendre, nous leur indiquons en  
terminant quelques ouvrages qu'ils feront bien de con-

mais en terminant aussi, nous reviendrons au conseil  
que nous avons donné en commençant, de demander à  
Dieu la plus éclatante des lumières : celle de son Esprit.  
Parce qu'elle on arrive à comprendre suffisamment  
ment la force du salut, comme sans elle on l'indis-  
vain.

PARIS,

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.